



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



~~J/F 960 A. 1~~
REPT. 12 733

A 11. 365/1105
30. 5. 89

Pomville Frères

MIDRASCHIM

ET

FABLIAUX

Midraschim est le pluriel du mot hébreu *Midrasch*.

Midrasch signifie explication, interprétation.

L'interprétation par l'apologue, par l'allégorie, par la parabole :

Instruire en amusant, faire triompher la raison au moyen de l'imagination.

Faire connaître un précepte de morale — une loi de la création ou même une simple règle de conduite.

Faire surtout ressortir l'esprit de la lettre, tels sont les buts poursuivis dans le Talmud par les *Midraschim*.

Talmud signifie instruction.

HIPPOLYTE RODRIGUES

MIDRASCHIM

ET

FABLIAUX



M DCCC LXXX

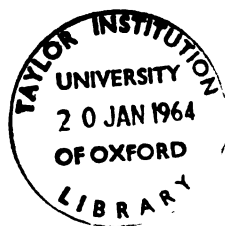


TABLE DES MATIÈRES



LIVRE PREMIER

I.	La Forêt et le Chariot.	1
II.	L'Agneau.	5
III.	Le Ver.	11
IV.	Cassandre.	15
V.	Adonis	19
VI.	Le Bonheur et l'Oiseau.	25
VII.	Les Plaintes du roi Lear.	27
VIII.	Les Yeux des passants.	29
IX.	Le Pli de la feuille de rose.	37
X.	La Moutarde avant dîner.	41
XI.	La Sacoche.	45
XII.	Proverbes.	48
XIII.	L'Absence.	49
XIV.	L'Agence.	52
XV.	Akiba	53

XVI.	Le Nazir	56
XVII.	Le Paradis.	60
XVIII.	Boutades.	62
XIX.	La Tentation de Rabbi Mathia.	63
XX.	Le Détail et l'Essentiel.	67
XXI.	Henri IV.	70
XXII.	Les Miracles de Rabbi Eliezer.	72
XXIII.	A Charles Netter.	76
XXIV.	Le Millenarisme.	78

SOURCES TALMUDIQUES

I.	La Forêt et le Chariot.	81
II.	L'Agneau.	81
III.	Akiba.	82
IV.	Le Nazir.	83
V.	La Tentation de Rabbi Mathia	86
VI.	Le Détail et l'Essentiel	87
VII.	Les Miracles de Rabbi Eliezer.	88
VIII.	Le Millenarisme.	91

I

LA FORET ET LE CHARIOT

Une forêt, vaste et tranquille
Renfermant de fort belles eaux,
S'élevait, non loin d'une ville,
Aux chants de ses nombreux oiseaux.

Cette forêt majestueuse
Ne connaissait pas son bonheur,
Ses arbres, d'humeur ombrageuse,
Vivants agités par la peur.

S'il passait un cerf dont les cornes
Effleuraient quelque peu leurs flancs,
Tous les ornes devenaient mornes,
Tous les trembles étaient tremblants.

Même une biche au pied agile
Ne pouvait passer auprès d'eux,
Sans que son allure tranquille
Couvât un projet ténébreux.

Lors, un jour, rumeur souterraine
S'éleva du fond de ces bois,
Et se répandit dans la plaine,
Comme une formidable voix.

Rejetant chevelure arrière,
Un saule pleureur idiot
Criait : « Frères, par la clairière,
Je viens de voir un chariot.

Chariot plein de fers de hache,
De taillants, luisants au soleil;
Ils viennent accomplir la tâche
De nous conduire au grand sommeil.

— Fi ! le peureux, dit un vieux chêne,
Encor très vert, quoique ridé;
Faudrait-il pas se mettre en peine
Pour un chariot attardé ?

D'ailleurs, que peut le fer sans manches;
Or, les manches, frères, c'est nous :
Défendez-vous, joignez vos branches;
Que nul ne pénètre entre vous.

Et si le sort vous est contraire,
S'il faut périr : tombez sur eux;
N'êtes-vous plus un adversaire
Qui, même mort, est dangereux.

Tous les pays ont l'âme haute,
Tous les soldats ont même cœur;
Donc c'est toujours par notre faute
Que l'ennemi devient vainqueur.

Car ce n'est pas leur seul mérite
Qui les a rendus triomphants;
Notre taille étant moins petite,
Ils paraîtraient certes moins grands. »

Les arbres ne pouvaient comprendre
Ni même entendre ce discours;
Ils ne demandaient qu'à se rendre :
La peur les avait rendus sourds.

La forêt devint une plaine;
Ses arbres, frappés de terreur,
S'effondrèrent autour d'un chêne
Que respecte encor le faucheur.

Parfois, d'un côté, l'arbre penche,
L'homme aussi; que nous sommes fous
De livrer ainsi notre branche
Au fer, pour qu'il frappe sur nous.

SOURCE. — « Aussitôt que le fer fut créé, tous les arbres se mirent à trembler; le fer leur dit : Pourquoi tremblez-vous? tant qu'aucun de vous ne me prêterait son concours, il n'arrivera malheur à personne. »

(Midrasch Rabbah, fin du 5^{me} chapitre, *Talmud*.)

II

L'AGNEAU ⁽¹⁾

Le Talmud prétend qu'Israël,
En recevant le Décalogue,
Entreprit avec l'Éternel
Ce naïf et grand dialogue :

— Seigneur, d'après ta loi suprême,
Je dois aimer et respecter
Chaque prochain comme moi-même
Et je ne dois rien convoiter.

Elle me dit : Surtout prends garde
De ne tuer, ni dérober ;
Je suis ton Dieu, je te regarde,
Et n'espère pas me fourber.

(1) SOURCE. — *Justice de Dieu*, page 79. Hippolyte RODRIGUES,
traduction libre d'après Midrasch Rabbah, *Talmud*.

Je suis le seul, je suis l'unique,
Je vois de près, je vois de loin,
Je hais le mauvais fils, l'inique,
L'adultère et le faux témoin.

Il n'est pas d'image taillée
Que l'on puisse faire de moi,
Par elle ton âme souillée
D'un homme adopterait la foi.

La septième journée entière,
Pour maintenir ton corps dispos,
Et pour rechercher ma lumière,
Observe la loi du repos. —

Donc, Seigneur, je dois fuir la ruse,
Haïr de ma chair l'appétit,
Et tu ne veux plus que j'abuse
De ma force ou de mon esprit.

Mais, si des peuples de la terre
Je suis seul à suivre ta loi,
Rien n'égalera ma misère,
Et nul n'aura pitié de moi.

Si je ne puis plus rendre injure
Pour injure sans t'offenser,
Si je ne puis rendre blessure
Pour blessure sans te blesser;

Alors, ne pouvant pas défendre
Ma maison, mon droit, mon honneur,
Il me faudra bientôt descendre
Au dernier degré du malheur.

— Mon fils, quand je créai l'agneau,
Je reçus de lui cette plainte :
Je suis le dernier du troupeau,
Chacun va me frapper sans crainte;

Car je n'ai pas de dents pour mordre,
Et pas de griffes pour couper;
Je ne puis rien saisir, rien tordre,
Je suis sans cornes pour frapper.

Quoi! lui dis-je, préfères-tu
Le noir venin de la vipère,
La dent du tigre à ta vertu,
La tyrannie à ta misère?

La force est l'instrument du crime,
La faiblesse est souvent victime,
Veux-tu devenir le bourreau
Qui doit faire souffrir l'agneau ?

— Non, je préfère l'innocence,
Répondit l'agneau, la douceur,
La faiblesse, la conscience,
Et la tranquillité du cœur.

Ainsi de toi, fils d'Israël !
Qu'on te déchire, qu'on t'immole !
Que Caïn assassine Abel,
Pour mieux honorer son idole.

Sers d'exemple à l'humanité,
Sers de pâture au paganisme ;
Prophète de mon unité,
Sois l'agneau du monothéisme.

DÉDICACE DE L'AGNEAU

A

MADAME F. HALEVY

Ma sœur est un petit agneau
Rempli d'esprit et de finesse;
Maniant fort bien le ciseau,
Mais parfois emportant la pièce.

Très merveilleusement douée,
Elle fait tout ce qu'elle veut;
Pour tous se montrant dévouée,
Elle fait tout ce qu'elle peut.

Elle est peut-être un peu trop fière;
Elle sait bien ce qu'elle vaut;
Mais... elle n'aime pas son frère...
Il faut bien avoir un défaut.

— Mais je suis un ange, mon frere,
Si je n'ai qu'un défaut. — Ma sœur,
Je voudrais te voir plus sévère,
Plus inaccessible au flatteur.

Tu n'écoutes pas la réplique,
Et, comme un superbe indompté,
Préférant louange à critique,
Tu pourchasses la vérité.

— Frère, ta morale m'assomme,
Tu mens, j'ai l'esprit lourd, poncif,
Je m'appelle Berquin, Prudhomme.
Le bon sens est mon objectif.

III

LE VER

On dit que chaque arbre a son ver,
Son ennemi, son parasite,
Qui le ronge été comme hiver
Et détruit le toit qui l'abrite.

Le ver de l'homme, c'est l'ami;
Le ver de la femme, l'amie;
Cent fois mieux vaut un ennemi
Qu'un traître auquel on se confie.

L'Arabe dit, en sa prière :
« Dieu, garde-moi de mes amis. »
Puis, relevant sa tête altière :
« Je me charge des ennemis. »

J'ai connu plus d'un mariage
Rompu pour cause d'amitié;
D'amitié feinte, avec partage,
De l'amitié qui fait pitié.

Cache ton bonheur, dit un sage,
Et garde-toi de dire rien
De ta femme ou de ton ménage :
Rien, soit en mal; rien, soit en bien.

Le malheur vient des confidences
Que, dans un moment d'abandon,
Suscité par des prévenances,
On accorde à l'ami larron.

S'il ne s'agit que d'une plainte,
Cet ami vous trouve ennuyeux;
Puis, il croit que c'est une feinte
Qui cache un projet ténébreux.

Mais, lorsque cette confiance
Lui décèle un réel bonheur,
Il faut voir le regard que lance
Le dépit qui lui mord le cœur.

Si c'est un malheur, au contraire,
Soyez sûr qu'il saura trouver
En lui la force nécessaire
Pour galamment le supporter.

Un journaliste des plus âcres
Assure que, dans certains cas,
Les amis sont comme les fiacres :
Quand il pleut, on n'en trouve pas.

Même un moraliste morose
Dit que, d'un ami, le malheur
Nous inspire au fond quelque chose
Qui ravit presque notre cœur.

L'ami compte sur votre bourse,
Profite de votre crédit ;
Et, s'il fait pour vous quelque course,
Il espère en tirer profit.

Car c'est un partageux sans borne.
On lui doit tout, il ne doit rien ;
Et si vous disposez d'un orne,
Il croit que vous volez son bien.

— Mais c'est le faux ami que chante
Cet Héraclite des rimeurs.
Eh ! que sont les gens qu'il fréquente ?
Ne voit-il donc que des auteurs ?

Castor, David, Damon, Pylade
Ont trouvé des amis fameux ;
— Oui, mais leur exemple est bien fade,
Et jamais l'on ne cite qu'eux.

— Non, cette thèse est inhumaine.
Quoi ! l'ami n'existerait pas ?
— Si, vraiment, d'après La Fontaine,
Il vit au Monomotapa.

IV

CASSANDRE

Cassandre était une princesse
D'une incomparable beauté ;
Son cœur, rebelle à la tendresse,
Ne cherchait que la vérité.

Apollon, Dieu de la lumière,
En devint follement épris ;
Pour la voir, il venait sur terre
Quoiqu'il n'en reçût que mépris.

Enfin, un jour, lassé d'attendre,
Il lui dit : « Vous posséderez,
Si vous consentez à m'entendre,
Le don que vous demanderez. »

Cassandre, étant un peu sceptique,
Répondit, par malignité :
« Jusque dans son sens prophétique,
Je veux le don de vérité. »

De cette force, sans égale,
Le Dieu possédant le pouvoir
Le lui remit; mais la vestale
Demanda quelque temps, pour voir.

Lors, Apollon, dans sa colère,
Lui dit : « Tu ne profiteras
Ni de ta conduite légère,
Ni de tes superbes appas.

Fille de Priam, tu détestes
Le Dieu qui ne songeait qu'à toi;
Ajax et la mère d'Oreste
Puniront ton manque de foi.

La vérité que tu possèdes
Et que je ne puis te ravir,
Bien loin de te venir en aide,
Va, de tous, te faire haïr.

Cette vérité toute nue,
Précipitée au fond d'un puits,
N'en sortira que méconnue
Par ceux-là qu'elle avait instruits.

L'ignorance et la calomnie
La feront jeter en prison,
Il faudra payer de sa vie
L'honneur de parler en son nom.

— Tu n'es pas un Dieu, dit Cassandre !
Pourquoi, si je t'ai rebuté,
Si je n'ai pas voulu t'entendre,
Pourquoi punir la vérité ?

Quoi, pour la faute d'une femme,
Tous les hommes sont condamnés !
Poursuis ton injustice, infâme,
Ajoute qu'ils seront damnés.

Non, tu n'es pas Dieu de lumière !
Latone a trompé Jupiter ;
Le vrai régnera sur la terre,
L'erreur est fille de l'enfer.

Ainsi qu'un homme, tu te venges,
Tu rends des arrêts odieux.
Tu feins des miracles étranges :
Allons donc, tu n'es qu'un faux Dieu. »

Apollon dit : « Puisque les hommes
N'aiment que les Dieux faits comme eux,
Ils devraient nous garder : nous sommes
Les plus aimables des faux Dieux.

Nous sommes gais, naïfs, sincères,
Nous sommes presque tolérants ;
Nous ne leur disons pas : mes frères,
Et nous leur faisons des enfants.

Eh bien, soit scandale ou folie,
Quand les hommes nous quitteront
Pour quelque triste analogie,
Les hommes nous regretteront. »

ADONIS



Adonis était un bel homme,
Ne disant rien, mais bon chasseur,
Peu lettré, mais distingué comme...
Un buste en cire de coiffeur.

Vénus l'aima pourtant; son âme,
En rêvant de lui constamment,
Trouva dans sa brûlante flamme
Ce qui manquait à son amant.

De Vénus le cœur en liesse,
Grandissant ainsi chaque jour,
L'aima tant et si bien, qu'en Grèce
On dit qu'il enfanta l'Amour.

En France, l'amour d'une femme
Ne rend pas un homme fameux ;
C'est tout au plus une réclame ;
En Grèce, il engendrait des Dieux.

Adonis n'était pas si tendre ;
: De Vénus et du sanglier,
Disait-il, sans y rien comprendre :
A qui vaut-il mieux me fier ?

Pourtant, de le voir jamais lasse,
Ayant le cœur toujours dispos,
Vénus, le suivait à la chasse,
S'occupant de lui sans repos.

Mars, furieux de sa défaite,
Voulant d'Adonis se venger,
Chercha dans un truc d'opérette
Un moyen gai de l'égorger.

Donc, pour punir son infidèle,
A la fois chasseur et gibier,
Ce Dieu, dans sa rage cruelle,
Prend la forme d'un sanglier.

Et, devant son chasseur en transe,
Il passe et repasse soudain,
Et les traits qu'Adonis lui lance
Viennent se briser sur son sein.

Puis, tout à coup il se retourne
Et fond sur lui plein de fureur;
Rapidement il le contourne
Et lui plonge un dard dans le cœur.

Vénus accourt, s'emporte, crie;
Elle saisit le sanglier;
Mars apparaît, Vénus s'oublie
Et se met à l'injurier.

« Quoi, c'est toi, Mars, Dieu de la guerre,
Qui, dans cet inégal duel,
As pris cette forme grossière,
Pour venir à bout... d'un mortel !

Va, tu n'es que le Dieu des lâches,
Courant au secours du vainqueur ;
Fi ! va retrouver tes bravaches,
Ensemble vous aurez moins peur.

Décidément, c'est Junon seule
Qui te conçut et t'enfanta,
Et Cybèle, ta grande aïeule,
De ses dons te déshérита.

Assassin du fils de Neptune,
Meurtrier de mon cher amant,
C'est trop braver mon infortune,
Ote-toi de mes yeux, va-t'en. »

Mars lui répond : « Tu me dédaignes;
Mais, puisque tu ne m'aimes pas,
Il me suffit que tu me craignes.
Ton amour donne le trépas. »

Mars s'éloigne; Vénus plaintive
S'élance aussitôt vers le ciel,
Et, devant Jupiter, craintive,
Elle raconte le duel.

Puis, lentement elle s'incline
Et dit : « Récompense et punis;
Et, puisque ta force est divine,
Père, ressuscite Adonis. »

— Mais c'est le fruit d'un adultère,
C'est le fils de cette Myrrha
Qui, pour Cinyras, pour son père,
Si follement s'enamoura.

— Mais l'inceste, dans nos familles,
Père, est presque un acte de foi ?
Les trois Grâces, qui sont mes filles,
Ne sortent-elles pas de toi ?

Tu le veux ! soit ; mais, partielle
Sera cette divinité,
Résidence semestrielle,
Le ciel l'hiver, l'enfer l'été.

(Chez Proserpine, que doit faire,
Pendant cette chaude saison,
Ce Dieu si frais, si sédentaire,
Si borné, dans son horizon ?)

— Le jour de sa dernière chasse,
De grands peuples prendront le deuil,
Et tous, après mainte grimace,
Pleureront autour d'un cercueil.

Trois jours après, les Adonites,
Fêtant sa résurrection,
Transformeront en joyeux rites
Leur lugubre adoration.

Il nous faut un nouveau mensonge,
L'esprit de l'homme est agité;
L'os demande qu'un chien le ronge,
Et l'homme veut être exploité.

N'essayons pas d'autres manèges;
Les peuples et les amoureux
Sont toujours pris aux mêmes pièges,
Faisons du neuf avec du vieux.

Ce n'est que par l'idolâtrie
Qu'on passionne les mortels;
La vérité les contrarie !
Jamais Dieu pur n'aura d'autels.

VI

LE BONHEUR ET L'OISEAU

Le bonheur est insaisissable,
Disent-ils, et, quand vous croyez
Le tenir, à l'oiseau semblable,
Il s'envole et vous rit au nez.

Non, le bonheur est saisissable,
On peut aussi le retenir ;
Mais il est comme lui perdable,
Il a deux ailes pour s'enfuir.

Et si celui qui le possède
Sur son trésor ne veille pas,
S'il est fat, inconstant ou tiède,
Et s'il dédaigne ses appas,

**Rompant ces amours infidèles,
Faisant fi de leurs embarras,
Il développe alors ses ailes,
Et s'enfuit, et ne revient pas.**

VII

LES PLAINTES DU ROI LEAR

Tous ceux qui m'ont aimé sont couchés sous la terre ;
Bien d'autres sont pleurés, par moi, quoique vivants ;
Mon cœur, rempli d'amour, vit triste et solitaire,
Je suis mari sans femme, et père sans enfants.

Dieu jaloux ! tu pouvais me laisser mes tendresses ;
En elles je t'aimais, je les aimais en toi.
Mais puisque tes rigueurs ne sont que des caresses,
Fût-ce pour les reprendre, un instant, rends-les-moi.

Car tu ne donnes pas tes faveurs, tu les prêtes ;
Redoutant de les perdre, on ne peut en jouir,
Et l'on dirait, vraiment, Seigneur, que tu regrettes
D'avoir, pour quelques jours, daigné t'en dessaisir.

(Un silence.)

Allons, Roi, c'est assez d'un moment de faiblesse.
Que ton âme soit ferme et grande en sa douleur;
Pour ne pas être plaint, déguise ta tristesse,
Aux coups qui t'ont frappé parais supérieur.

Contemple désormais du haut de ta misère
Toutes les vanités des heureux de la terre,
Tout ce qu'ils ont à perdre avant que de mourir,
Toutes les trahisons qu'il leur faudra subir.

Oui, mais les cruautés de mes parents cupides,
Mais les feintes douceurs de leurs propos perfides!
Méchants et malfaisants, je vous démasquerai....
Eh bien! non, Dieu punit, moi je mépriserai.

(Cordelia accourt auprès de lui.)

Ah! je suis un ingrat; Cordelia, ma fille,
En te donnant à moi, Dieu m'avait tout donné;
L'amie et le soutien, l'honneur et la famille!
La raison me revient et Dieu m'a pardonné.

A MADAME G. DE PREUILLY

VIII

LES YEUX DES PASSANTS

Deux sœurs logeaient ensemble, à ce que l'on m'a dit;
L'une vivait pour être, et l'autre pour paraître;
L'une aimait avant tout les choses de l'esprit,
Et l'autre aimait à se bien mettre.

L'une recherchait par l'étude
La vérité de tous les temps;
L'autre, fuyant la solitude,
Vivait pour les yeux des passants.

Les yeux des passants, je m'explique,
Ne peuvent être confondus
Avec l'opinion publique :
Les passants sont gens inconnus.

La sœur dit à la sœur : « Ma chère
Tu te prépares des tourments;
La vie inutile et légère
Enfante de lourds châtiments.

Il faut vivre pour qui nous aime,
Et non pour les yeux des passants,
Chercher le bonheur en soi-même
Et redouter les faux semblants.

Que t'importe celui qui passe
Et que tu ne reverras pas?
Ne seras-tu pas bientôt lasse
De perdre ton temps et tes pas?

— Ma sœur, es-tu donc en démente?
Pourquoi ce solennel discours?
Tout est hasard dans l'existence :
Donc, il faut s'amuser toujours!

Courte et bonne, c'est ma devise :
Je ne connais que le plaisir,
Et quoi qu'on fasse, et quoi qu'on dise,
Je veux de tout me divertir.

— Non, le hasard n'est rien sur terre;
Il brille et s'éteint à l'instant;
Ma sœur, son triomphe éphémère
Ne peut séduire qu'un enfant.

Nos actions sont des semences,
Et, suivant qu'il est animé,
Chacun, en bonheurs, en souffrances,
Récolte ce qu'il a semé. —

Et la lutte étant engagée,
Et, le bien, le mal se heurtant,
La maison périt divisée,
Ainsi que dit le Testament. »

Alors, aux sœurs, les parents dirent
Qu'il leur fallait prendre un mari;
Même, à chacune ils prétendirent
Proposer un très bon parti.

« Je voudrais rencontrer, dit l'une,
Parmi ces quelques prétendants,
Non le mari de ma fortune,
Mais l'époux de mes sentiments.

Son esprit, son cœur et sa race
Doivent me plaire et m'égalér;
Ne pensez jamais que j'embrasse
Celui que je ne puis aimer.

— Sur ce sujet, ma sœur se perche,
Leur dit l'autre, sans s'émouvoir,
A quoi peut servir la recherche
De ce qui ne peut pas se voir?

Quelle est sa mise? sa tournure?
Dans le monde fait-il fracas?
A-t-il une belle figure?
Voilà qui ne trompera pas.

Assiste-t-il à chaque course,
Au bien préfère-t-il le beau?
Dites-moi l'état de sa bourse
Et non l'état de son cerveau. »

Alors autour d'elle on acclame
Un gommeux, un joueur, un sot,
Lequel aurait pris dot sans femme
Bien plutôt que femme sans dot.

Et, dans sa beauté confiante,
Jugeant le moine à son habit,
A cette union décevante
La malheureuse consentit

Cependant, chaque mariage
Était refusé, sans éclat,
Par celle qu'un mauvais ménage
Effrayait plus qu'un célibat.

Je suis peut-être un peu trop fière,
Disait-elle à ses bons parents;
Mais je tiens beaucoup de ma mère :
Quand je ne trouve pas, j'attends.

Un beau jour, cependant, la chère,
Chez une parente, en causant,
Vit apparaître la lumière
Qui gît au fond d'un cœur aimant.

Sans hâte et sans se compromettre,
Du prétendant elle s'enquit,
Puis, sûre de le bien connaître,
A le voir elle consentit.

Comme sa taille était moyenne
Et qu'il n'était ni beau ni laid,
Les gens le regardaient à peine,
Dans la foule on le confondait.

Mais, tel que l'orgue dont la touche,
Bavarde ou muette à propos,
Répond aussitôt qu'on la touche
Et se tait, laissée en repos;

Et tel qu'un livre, ami fidèle,
A vous éclairer toujours prêt,
Livre qui répond, qui révèle,
Livre qui tient ce qu'il promet.

Ainsi, sa parole éloquente
Dissertait sur chaque sujet
Et, bibliothèque vivante,
Répondait juste ou se taisait.

Ses accents gonflés de tendresse
Manifestaient l'homme de cœur;
Son geste était une caresse,
Sa délicatesse, une fleur.

Dédaigneux de tout artifice,
Exempt de toute vanité,
D'un sage il avait la justice,
Et d'un bel enfant la gaité.

Comme elle, il était fier et tendre ;
Ainsi qu'elle, il rêvait l'amour ;
Il savait qu'il fallait l'attendre,
Et qu'il apparaîtrait un jour.

Pareils à l'amande jumelle,
Leurs cœurs, ardemment amoureux,
Désiraient s'enlacer comme elle,
Et ne faire qu'un, — vivre à deux.

Faut-il un prophète pour dire
Ce qui par la suite arriva ?
Autour de soi qui veut s'instruire
N'a qu'à voir où le monde va.

Et si, tout acte étant semence,
Chacun, bien ou mal animé,
Dans sa joie ou dans sa souffrance,
Récolte ce qu'il a semé.

MADAME GAYET DE PREUILLY

**Vous êtes encore au jeune âge,
Vous avez les plus beaux appas;
Tous les dons sont votre partage,
Et vous ne vous en doutez pas!**

IX

LE PLI

DE

LA FEUILLE DE ROSE

Un sage disait au passant :
Il faut souffrir de quelque chose ;
Redoutez surtout, mon enfant,
Le pli de la feuille de Rose.

Prenant en pitié les humains,
Voulant faire un heureux sur terre,
La fée aux bienfaisantes mains
Choisit une jeune bergère.

Rose venait d'être chassée
Par un maître injuste et cruel,
Et, de toute part, repoussée,
Elle implorait en vain le ciel.

« Sèche tes pleurs, lui dit la fée,
Le sort cesse de s'acharner.
A toi, les joies de l'empyrée;
Le bonheur est de le donner.

— N'insultez pas à la misère,
Voyez, contemplez mes tourments,
Mes pieds noirs meurtris par la pierre...
— Tais-toi, regarde, écoute, attends! »

Un grand Roi, cherchant une femme,
Passait précisément par là :
Lors la fée enflamma son âme,
Le Roi vit Rose et l'épousa.

L'histoire est peut-être écourtée :
J'ai passé la scène d'amour,
Elle fut souvent racontée,
C'est la même qui sert toujours.

LE PÉDANT

— Quoi! petit rimeur, l'art de dire
N'est-il pas celui de redire?
Et n'est-ce plus en disant mieux
Qu'un poète devient fameux?

Tout est créé, tout se transforme ;
Sous le soleil, rien de nouveau ;
Les livres vivent par la forme.
Allons ! reprends ton fabliau. —

— Au bout d'un temps, la bonne fée,
Souffrant beaucoup d'un panaris,
Pour se distraire eut la pensée
D'aller voir Rose en son logis.

LE PÉDANT

— Un panaris ; mais tu plaisantes,
Au ciel on ne souffre jamais.
— Si, docteur, les mains bienfaisantes
Souffrent partout de leurs bienfaits.

Donc, en plein paradis, la fée
Cherchant à se désennuyer
Voulut revoir sa protégée.
Un vieux moyen de s'égayer.

Elle trouva notre bergère
Dans un palais d'or et de fleurs ;
Mais ses yeux fuyaient la lumière
Et son visage était en pleurs.

— Madame, vous m'avez trompée :
J'étais plus heureuse autrefois.

— Que souffrez-vous donc ? dit la fée.

— Toutes les douleurs à la fois...

Et, dans son oubli du passé,
Devant sa bienfaitrice, elle ose,
Montrer son petit pied, froissé
Du pli d'une feuille de rose.

De ce récit, de cette fable,
Voici l'esprit, mon cher lecteur :
L'absence du mal véritable
Engendre la fausse douleur.

LE PÉDANT

Ainsi que le plaisir, la peine est nécessaire :
Sans le soleil, la pluie aurait noyé la terre,
Sans le chagrin, la joie aurait séché le cœur.
C'est la loi naturelle, et cette loi féconde
Commande tour à tour, renouvelant le monde,
La pluie et le soleil, la joie et la douleur.

X

LA MOUTARDE AVANT LE DINER

Chaque chose doit être, en son temps, discutée;
Chaque chose doit être, à son jour, arrêtée.
Soyez opportuniste, et recherchez le joint,
Et n'agissez que quand l'affaire est à son point.

Hélas! dans cette nuit qui lui cache sa route,
L'homme est incessamment poursuivi par le doute;
Ce qu'il sait, c'est qu'il doit craindre le lendemain,
Car tout varie et meurt et tout est incertain.

« Fais donc ce que tu fais » dit un grand moraliste,
« En y pensant toujours » dit Newton. Je prétends,
Malgré que je ne sois qu'un petit fabuliste,
Qu'encor ne faut-il pas agir à contretemps. »

C'est pendant le dîner qu'on passe la moutarde ;
Mais avant, mais après, il n'en faut point offrir :
Quand le fruit est trop vert, ou trop mûr, on s'en garde,
On laisse le premier mûrir, l'autre périr.

Témoin ces deux époux qui s'aimaient d'amour tendre,
Et qui, se disputant du matin jusqu'au soir
Sur l'enfant à venir, ne purent pas s'entendre,
S'entendant toutefois très bien pour en avoir.

Le mari dit : un jour, mon fils sera notaire.
— Quoi notaire, allons donc ! pour moi, j'ai le désir
Que mon fils soit poète, artiste ou militaire,
Mais notaire, jamais, j'aimerais mieux mourir.

Le mari, du notaire exalta les délices :
Estimé, consulté, prudent, homme de bien,
Tandis que du poète il blâmait les caprices,
Disant, pour l'achever : c'est un musicien.

Rossignol sur un arbre, il enchante l'oreille,
Mais il n'en reste rien après ; ce n'est qu'un bec
Possédant de beaux bruits, les poussant à merveille,
Mais dépourvus de sens et creux comme un fruit sec.

La femme repartit qu'un notaire est un homme
Qu'on reçoit par devoir et jamais par plaisir;
Qu'il est lent, ergoteur, presque toujours prud'homme
Et qu'à la comédie on sait s'en divertir;

Tandis que le poète, adoré par les femmes,
Exerce autour de lui l'empire le plus grand;
Qu'il fait, de ses amis, jusques à des réclames
Et que c'est la lumière, ici-bas, qu'il répand.

Chaque jour, chaque nuit, reprenant sa querelle,
Le ménage devint un foyer sans parfum;
Le mari ne trouva plus sa femme aussi belle,
Et la femme trouva son mari bien commun.

Dans ces oiseux débats, quarante ans se passèrent,
Sans que jamais le ciel leur eût donné d'enfants;
Puis, quand leurs jours, gâtés ainsi, se terminèrent,
Ils dirent : discutons chaque chose en son temps.



XI

LA SACOCHE

Un jour, une forte brunette
Conduisit devant le cadi
Un jeune homme à figure honnête,
Et voilà ce qu'elle lui dit :

Je revenais seule au village,
Ce jeune homme me dit : bonsoir !
Je lui répondis : je suis sage.
Par malheur, je me laissai choir.

Il me prit de force, le traître !
Je lui dis : il faut m'épouser.
— Eh ! quoi, comment, sans vous connaître ?
— Alors, il faut m'indemniser.

Tu possèdes, dans ta sacoche,
Beaucoup d'argent, donne-le-moi;
Quand je l'aurai mis dans ma poche,
D'autres m'épouseront pour toi.

Le cadi dit au bon jeune homme :
Je ne vous croyais pas si fort;
Allons! donnez-lui cette somme,
Car vous êtes dans votre tort.

La brunette, toute joyeuse,
Prit la sacoche et puis sortit.
Voyant la mine malheureuse
Du condamné, le juge dit :

Tu n'es pas content, bon jeune homme!
C'est vrai, je n'ai pas jugé bien;
Cours après, reprends-lui la somme
Agis de force, et ne crains rien.

Peu d'instant après, la brunette
Ramena devant le cadi
Le jeune homme à figure honnête,
Et voilà ce qu'elle lui dit :

Je revenais seule au village,
Ce jeune homme me dit : bonsoir !
Je lui répondis : je suis sage ;
Puis, il voulut me faire choir,

Essayant par force de prendre
L'argent que vous m'aviez donné.
Mais j'ai fort bien su le défendre,
Et, seule, je l'ai ramené.

Allons, mon doux seigneur, je pense
Que vous vengerez ce déni ;
Il a récidivé l'offense,
Il doit être deux fois puni.

— Non, ce jeune homme est sans reproche ;
Par toi l'argent sera rendu,
Pourquoi n'as-tu pas défendu
Ton honneur comme ta sacoche ?



XII

PROVERBES

PROVERBE ARABE.

Ami, lorsque deux fois ton hôte,
T'aura trompé dans un seul mois,
La première fois c'est sa faute;
Mais, c'est ta faute l'autre fois.

PROVERBE SUISSE.

Sans la femme, la vie est un foyer sans charme,
Et, sans l'enfant, la vie est un combat sans arme,
Mais vivre sans parents, sans femme, sans enfants,
Il faut en convenir, c'est vivre sans tourments.

XIII

L'ABSENCE

L'absence est, aux cœurs amoureux,
Comme le vent des colonies ;
Elle éteint tous les petits feux,
Elle attise les incendies.

On dit que les absents ont tort,
Qu'il ne faut pas quitter sa place ;
Que, quand le mari chasse fort,
La femme aussi se met en chasse.

Mais ces proverbes sont menteurs,
Et l'on sait que c'est dans leurs textes
Que la plupart des malfaiteurs
Savent emprunter des prétextes.

Dans un corps sain, quand l'âme est saine,
Quand le cœur est resté naïf,
Si la confiance est certaine,
L'absence n'est qu'un chagrin vif.

Simoun du désert, vent de sable,
Et vous, siroco⁽¹⁾; vous, mistral⁽²⁾,
Mousson⁽³⁾, gallerne⁽⁴⁾ lamentable;
Vous, harmattan⁽⁵⁾ du Sénégal,

Vents furieux, vents de colère,
Vents qui ne pardonnez jamais
Et semblez siffler sur la terre,
Pour lui reprocher ses forfaits;

Vous êtes fiers d'être méchants,
Eh bien, vents de nos colonies :
Comparez à vos ouragans,
La tourmente des perfidies.

(1) Siroco, vent du sud-est sur la Méditerranée.

(2) Mistral, vent du nord ; nord-ouest des côtes de la Méditerranée.

(3) Mousson, vent des Indes orientales.

(4) Gallerne, vent ouest, nord-ouest du Berry.

(5) Vent d'est du Sénégal.

**Mais ne plaignez pas la douleur
D'une âme bien passionnée,
La douleur n'est pas sans douceur,
Quand elle est noblement portée.**

**L'absence est, aux cœurs amoureux,
Comme le vent des colonies;
Elle éteint tous les petits feux,
Elle attise les incendies.**

XIV

L'AGENCE

Chez Monsieur de Foy se présente
Un jeune homme, ayant l'air d'un sot :
« Trouvez-moi donc femme charmante,
Dit-il, avec charmante dot. »

L'illustre agent de mariage
Fait observer à son client
Qu'il faut d'abord, suivant l'usage,
Lui verser trente francs comptant.

« Quoi ! trente francs ! mais malhonnête,
Si je possédais un denier,
Me croyez-vous donc assez bête
Pour songer à me marier ? »

AKIBA

Une grande dame romaine
Voulut voir le rabbi fameux
Qui, par sa raison surhumaine,
Avait renversé les faux dieux.

Dès qu'elle aperçut ce fier sage,
Le trouvant un peu contrefait,
Elle s'écria : « Quel dommage
Qu'un si grand savant soit si laid ! »

Sans s'émouvoir de sa faiblesse,
« Me voilà, lui dit Akiba,
Comme un Salomon, sans sagesse,
Devant la reine de Saba. »

Lorsque la dame fut charmée,
Il ajouta : « Vous possédez
Une cave très renommée.
— Oui, venez la voir, descendez.

— Ah ! que leur enveloppe est laide,
Dit-il ; ces tonneaux sont affreux ;
Permettez-vous que j'intercède
En faveur de vins merveilleux ?

C'est dans le marbre, dans l'ébène,
Les bois de pays peu connus,
Taillés en forme de sirène,
Qu'ils devraient être contenus.

— Ce vin, dans le marbre ou l'ébène,
Jamais ne se conserverait. »
Akiba dit : « Belle Romaine,
C'est pour cela que je suis laid !

— Je connais pourtant, reprit-elle,
De grands savants, fort avenants.
— Si leur figure était moins belle,
Ces savants seraient plus savants.

La beauté, la grâce, la force
Résident aussi dans l'esprit;
La matière n'est que l'écorce :
Par elle, jugez-vous le fruit?

— C'est vrai, la beauté nous possède,
Répondit-elle avec douceur. »
La Romaine était un peu laide,
Heureusement pour le docteur.

D'après le Talmud (Traité taanith, folio 7 *a*. — Traité
nedarim, folio 50 *b*).

XVI

LE NAZIR

Gardien des troupeaux de son père,
Un berger, dans sa chasteté,
Vivait en son humble chaumière,
Sans se douter de sa beauté.

Un jour, après lointaine course,
Pendant qu'il se désaltérait,
Il aperçut dans une source
Un homme inconnu, son portrait.

C'était bien lui; sa chevelure,
Comme un voile autour de trésors,
Encadrait sa grande figure
Et lui descendait à mi-corps.

Elle était dorée et soyeuse,
Et son coloris flamboyant
Exhalait l'odeur amoureuse,
De certain parfum d'Orient.

Notre berger se glorifie,
Prend en pitié le genre humain;
Il se croit roi des Juifs, Messie;
L'orgueil a pénétré son sein.

Toutefois, son âme étant fière,
Son naturel étant exquis,
Le berger revint en arrière
Sans que le péché l'eût conquis.

Puis sa grande délicatesse,
Qui n'avait éprouvé d'abord
Qu'un repentir de sa faiblesse,
Sentit l'aiguillon du remords.

Pour retrouver la paix suprême,
La paix du for intérieur,
Enfin l'estime de lui-même,
Le berger fut chez un docteur.

Il lui conta son ignorance,
Sa faute, puis son repentir,
Et, rasant sa tête d'avance,
Il dit : « Je veux être nazir.

— Mais, mon fils, à quel Dieu sauvage
Parles-tu donc? Écoute bien :
La dévotion, pour le sage,
N'est pas un but, c'est un moyen.

Dieu n'a nul besoin de louanges,
D'encens, de génuflexions,
De vœux, de prières étranges,
Pleines de contradictions.

Ce qu'il veut, c'est qu'une âme pure,
Libre de toute vanité,
Cherche sa loi dans la nature,
Son esprit dans la vérité.

Que sa vertu spirituelle
Développe son sens moral;
Que sa pensée habituelle,
Le préserve à jamais du mal.

Celui qui croit payer sa faute
Par un cérémoniel vain,
Et qui marche après, tête haute,
Retombera le lendemain.

Quoi! du repentir talmudique,
Ce nazir, se faisant un jeu
Se figure qu'une pratique,
Une feinte, trompera Dieu.

Non, non, la faute ne s'efface
Que par un réel repentir;
Il est en toi : donc je t'embrasse,
Comme un modèle de nazir. »

SOURCE. — Talmud, Midrasch Rabba Bamidbar, chap. x. — Talmud de Jérusalem, Nazir, chap. 1^{er}. — Talmud de Babilone Nedarim, folio 9°. — Idem, Nazir, folio 4°. — (Traduction libre et traduction littérale, Hippolyte Rodrigues, saint Paul, chap. vii, page 229.)

LE PARADIS

Avant qu'à nos regards s'offre le Paradis,
Il faut avoir purgé son âme en purgatoire.
Deux conciles fameux l'affirmèrent jadis,
Dans l'intérêt de cette histoire.

Charmé d'avoir quitté la terre,
Se présente tout radieux,
A la porte que garde Pierre,
Un mort, ravi jusques aux cieux.

Votre billet, lui dit l'apôtre.
— Je fus marié. — C'est assez,
Ce purgatoire vaut bien l'autre ;
Passez, mon trépassé, passez.

Plus radieux encor, se présente à sa suite
Un petit brun jauni. Le grand Pierre l'invite
A montrer son billet. — Vous n'avez cependant
Rien exigé, dit-il, du défunt précédent.

— Lui! vous n'y pensez pas; lui, c'est bien autre chose :
La nuit comme le jour il fut contrarié;
Il ne prit pas la vie en rose;
Enfin, pour tout vous dire, il vécut marié.

— Marié!.... Plus que lui, je le fus, mon saint Père;
Veuf deux fois, par trois fois, le sort me fut contraire.
— Quoi! marié trois fois! mon cher, éloignez-vous :
Nous ne recevons pas au Paradis les fous.

XVIII

BOU TADES

D'un avocat défunt, ne laissant pas grand'chose,
On présentait force billets.
Comment ! disait Gradis, un avocat sans cause,
A-t-il pu laisser tant d'effets ?

Je voudrais bien savoir, me demandait Gradis,
Si vraiment le ménage existe au Paradis ?
— Non, lui dis-je, pas davantage
Que le Paradis en ménage.

— Ah ! reprit-il, c'est bien dommage ;
Mais n'êtes-vous pas franchement
Très partisan du mariage ?
— Si... Pour les autres seulement.

XIX

LA

TENTATION DE RABBI MATHIA ⁽¹⁾

L'ESPRIT DU MAL

« Si je voulais, ton plus fier sage
Viendrait honorer mon autel,
Tant j'ai sur toi de l'avantage!
— Tu mens, dit alors l'Éternel.

— Je mens, naïf! Les airs austères
Te trompent donc encor! Ce soir,
Le rabbi qu'à tous tu préfères
Sera soumis à mon pouvoir.

— Va, tu perdras ton temps. » — L'école
Est en fête, — que d'auditeurs!
Et Mathia prend la parole.
Aux cris de : Vivent nos docteurs!

(1) Docteur du ^{II}e siècle.

« La matière n'est que l'écorce,
Dit-il en commençant son cours;
Il ne faut pas donner sa force
Aux femmes; fuyez leurs amours! »

(*Proverbes*, xxxi, 3.)

En répondant à qui demande :
Quel est le fort? le Talmud dit :
« C'est celui dont l'esprit commande
Et dont la matière obéit. »

Il dit aussi, faisant l'éloge
Du savant, que « le vrai savant
C'est celui qui tout interroge,
Qui de tout, et *de tous apprend*.

Que le seul riche qu'il connaisse,
C'est celui *content de sa part*. » —
Quand on dédaigne sa richesse,
On doit la perdre tôt ou tard. —

Tout à coup, beauté ravissante
Apparaît aux yeux du docteur;
Elle est nue, elle est provocante,
C'est une bacchante en fureur.

Mathia détourne la tête ;
La fourbe suit son mouvement,
Et qu'il se tourne ou qu'il s'arrête,
Le rabbi la voit constamment.

Mathia, toujours héroïque,
Devient cependant anxieux,
Et, pour ne plus voir l'impudique,
Il enfonce un fer dans ses yeux.

Le Satan vaincu se renverse,
Tombe sous terre et disparaît.
L'école, en pleurant, se disperse ;
L'ange Raphaël apparaît.

« Je suis l'ange de la lumière,
Je suis l'ange de guérison ;
Je viens pour guérir ta paupière. »
Mais Mathia répondit : « Non !

Je crains tentation nouvelle,
Je préfère ma cécité ;
Pour avoir la vie éternelle,
Je dois garder ma chasteté.

— Mon fils, ta réserve est trop grande ;
Ne crains rien ; si Dieu te guérit,
C'est que chez toi l'esprit commande
Et que la matière obéit.

C'est par les lois de la nature
Que Dieu dicte sa volonté ;
La tendresse est flamme, elle épure,
Elle engendre l'honnêteté.

Ce que tu dois fuir, c'est le vice,
Mais respecte le sentiment
Qui veut qu'à la femme on s'unisse :
De Dieu c'est un commandement.

Sans femmes, les hommes s'abaissent ;
La femme est la fleur et le fruit ;
Par l'amour les vertus renaissent,
L'amour pur jaillit de l'esprit.

L'amour est mon plus noble frère,
Il fait les anges d'ici-bas ;
A l'amour ne fais plus la guerre :
Dieu n'aime pas qui n'aime pas.

SOURCE. — (Jalcout, section Wa-Yechi, n° 16', sur le verset 49, 22 de la Genèse ; — Hippolyte RODRIGUES. *Origines du Sermon de la montagne*, pages 150 à 154.)

LE DÉTAIL ET L'ESSENTIEL

Sur la vie ascète, isolée,
Et sur le royaume du ciel,
Discutaient, en docte assemblée,
Les grands docteurs Chamail (1), Hillel.

« Cette vie est le vestibule
D'un logement placé plus haut,
Disait Chamail à son émule;
Pour y parvenir, il nous faut

Le renoncement, la souffrance,
De pauvreté faire le vœu,
N'avoir qu'un but, qu'une espérance,
L'unique pensée de Dieu.

(1) S'écrit Chamaï, — se prononce Chamail.

— Mais, dit Hillel, sur cette terre,
Devoirs sacrés sont à remplir,
Devoirs de fils, d'époux, de père;
C'est pécher que s'en affranchir.

Pratiquons les vertus morales,
Ayons souci du temporel,
Briguons les vertus sociales,
Par surcroît, nous aurons le ciel. »

Eh bien, la timide assemblée
Donnant à chacun d'eux raison,
Sur un tel sujet consultée,
N'osa dire ni oui, ni non.

Et dans un jugement peu sage,
Disant à la fois blanc et noir,
Elle célébra l'alliage
Du mysticisme et du devoir.

La perfection temporelle,
Se conciliant, d'après eux,
A la vertu spirituelle,
Les deux chemins mènent aux cieux.

Ainsi le grand aréopage,
Qui n'osa condamner Chamail,
Manqua de vertu, de courage
Et se perdit dans le détail.

Pour bien juger, il faut conclure,
Même sur les thèses du ciel,
Il faut discerner, puis exclure,
Le détail de l'essentiel.

SOURCES. — (Talmud, traité Betza ou Yom Tob, folio 16; — Hippolyte RODRIGUES. *Le Roi des Juifs*, page 34.)

HENRI IV

Un jour, ce fameux roi de France,
S'intéressant à certain cas,
Voulut entrer à l'audience,
Pour entendre les avocats.

Le demandeur plaide, injurie,
Si bien qu'à la péroration,
Le bon roi, transporté, s'écrie :
« Je crois qu'il a cent fois raison. »

Mais l'autre ayant bien su débattre,
Rétablir et prouver ses droits :
« Ventre-saint-gris, dit Henri quatre,
Ils ont tous deux raison, je crois. »

Car notre vaillant, Henri quatre,
Qui gouvernait si bien l'État,
Savait aimer, savait se battre,
Mais il ignorait l'avocat.

LES MIRACLES DE RABBI ELIEZER

« Docteurs, dit-il, je vais prouver que ma doctrine
Descend directement du ciel, qu'elle est divine.
Tenez, ce caroubier (1), soumis à mon pouvoir,
Devant vous va sortir de terre et se mouvoir,
Et seul se replanter plus loin de cent coudées (2). »
Et l'arbre exécuta les actions mandées.

Josué, secouant la tête,
Lui dit alors : « Mais c'est très bien ;
Seulement, ce que je regrette,
C'est que cela ne prouve rien.

(1) Arbre à feuilles persistantes, dont le fruit, en Égypte et en Syrie, sert de nourriture aux enfants et aux pauvres.

(2) Une coudée, — six fois la largeur de la main, 55 centimètres.

— Eh quoi ! vous résistez, dit-il, plein de colère ;
Pour prouver que je suis le maître de la terre,
A ma voix, sous vos yeux, ce grand mur va tomber,
Et cette source, vers son cours, va remonter. »

Mais Josué, toujours en secouant la tête,
Lui dit : « Eliezer, permets que je t'arrête.
(La source remonta, cependant, vers son cours,
Et le mur s'écroula, malgré ce beau discours.)

Tu nous fais des tours de physique ;
C'est fort amusant, j'en conviens ;
Mais il nous faut de la logique,
Le miracle ne prouve rien.

— Eh bien, pour en finir de votre résistance,
Que cette voix du ciel, attestant ma puissance,
A l'instant, devant vous, ici même, en ce lieu,
Me nomme Roi des Juifs, Messie et fils de Dieu. »

Ici, la voix du ciel, le bath kol, fit entendre
Qu'Eliezer était son élu le plus tendre,
Que son savoir était le plus parfait savoir,
Et que, sur tout docteur, il devait prévaloir.

Mais le grand Josué, de plus en plus sceptique,
Reprit plus vivement sa mordante critique :

« Ton pouvoir n'est qu'une imposture ;
Il n'est ni bateleur, ni prêtre égyptien
Qui n'ait ainsi que toi tourmenté la nature ;
Leurs miracles ne prouvaient rien.

Rabbi, n'as-tu pas lu dans le *Deutéronome* (1)
Que le Seigneur donna le libre arbitre à l'homme ;
Qu'il devait faire appel sans cesse à sa raison ;
C'est, pour nous en servir, qu'il nous en a fait don.

Que signifie alors cet arbre, cette source,
Que tu fais apparaître en ton enseignement ?
Et cette voix du ciel, ta dernière ressource,
Vaut-elle, à ton avis, un bon raisonnement ?

Ce sont des arguments, et non des phénomènes,
Qui peuvent nous convaincre et nous tirer d'erreur.
Il faut donc désormais, Rabbi, que tu t'abstiennes
De t'adresser aux sens pour séduire un docteur.

(1) Deutéronome, chap. xxx ; v. 11, 14, 19.

Les sens doivent tromper, quand la raison réproûve;
Ce n'est pas à nos sens que s'adresse la loi;
Il suffit d'en saisir l'esprit pour que l'on trouve
Qu'un faiseur de miracle est de mauvaise foi.

Allons, ne cherche point dans la Bible un prétexte.
Quand Moïse imita le prêtre égyptien (1),
Il ajouta, je crois, car c'est l'esprit du texte :
Tu le vois, Pharaon, le miracle, n'est rien.

Moïse n'a jamais marché sur la rivière,
Guéri de possédé, ressuscité de mort,
Multiplié des pains, protégé l'adultère,
Afin de prouver Dieu, moral, unique et fort.

Contemple, Eliezer, cette clarté nouvelle
Qui fait rechercher Dieu dans la loi naturelle;
Là se trouve un miracle incessant, éternel,
Dans la nature, et non dans le surnaturel.

SOURCES. — Talmud. Baba Mezia, 596. — HIPPOLYTE RODRIGUES.
Histoire des premiers chrétiens; tome II, *Saint Pierre*, pages 357
à 363.

(1) Exode, chap. VII et VIII.

A CHARLES NETTER

Quand Moïse reçut le fameux Décalogue,
Il dit n'avoir point vu la face du Seigneur.
Ce fut donc en esprit qu'eut lieu le dialogue
Qui, des dieux immoraux, déracina l'erreur.

Moïse avait reçu tous les dons en partage,
Moïse avait compris les lois de l'univers,
Moïse a su trouver dans la mer un passage,
Moïse a su trouver les sources du désert ;

Mais il n'a pas marché sur l'eau de la rivière,
Guéri de possédé, ressuscité de mort,
Multiplié de pain, protégé l'adultère,
Afin de prouver Dieu moral, unique et fort.

Et depuis deux mille ans, on affirme, on enseigne,
Tant les faibles mortels ont l'esprit de travers,
Que Dieu ne prouve pas suffisamment son règne,
S'il ne dérange pas l'ordre de l'univers.

Bien avant, chez les Grecs, cette erreur se retrouve,
Car le surnaturel descend du Dieu payen,
C'est un Dieu tout puissant que la nature prouve,
Et le surnaturel, prouve un physicien. —

Amant passionné de l'œuvre de Moïse,
Fier défenseur des Juifs au congrès de Berlin,
Netter, rassure-moi, je crains que l'on ne dise
Que mon vers est aussi méchant que le Roumain.

XXIV

LE MILLENARISME

**Un ange agenouillé s'adresse au Tout-Puissant :
Nous voudrions savoir, si faibles que nous sommes,
Quel est, ô mon Seigneur, le jour du jugement?—
Il faut aller, mon fils, le demander aux hommes.**

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

TRADUCTIONS
DES
SOURCES TALMUDIQUES

I

LA FORÊT ET LE CHARIOT

SOURCE TALMUDIQUE.

Il fut soir, il fut matin le troisième jour. (Jour, de Schalish, qui signifie chef.)

Jour, pendant lequel furent créés les héros et les puissants, selon ce qui est écrit.

(*Ezéchiel*, v. 23). « Tous princes, chefs et chevaliers. »

Aussitôt que le fer fut créé, tous les arbres se mirent à trembler.

Dieu leur dit : Pourquoi tremblez-vous ? Tant qu'aucun de vous ne lui prêtera son concours, il n'arrivera malheur à aucun de vous.

(*Talmud*. — *Midrasch Rabba*, fin du 5^e chapitre.)

II

L'AGNEAU

Après la promulgation du Décalogue, les Israélites dirent à l'Éternel :

Tu nous défends d'attenter à la vie, à l'honneur et aux intérêts de notre prochain.

Tu nous défends de mentir, de convoiter, de rendre injure pour injure et de rendre coup pour coup.

Mais si cette défense n'est pas adressée aux autres nations de la terre, nous deviendrons, hélas ! leur victime.

L'Éternel répondit :

Mes fils, quand j'eus créé l'agneau, il vint à moi et me dit :

Seigneur, tu ne m'as donné ni griffes pour déchirer, ni dents

pour mordre, ni cornes pour frapper, ni pieds agiles pour fuir; que deviendrai-je au milieu des autres animaux si la force n'est pas avec moi?

Et je répondis à l'agneau : Préfères-tu donc à ta faiblesse la cruauté du tigre et le venin du serpent?

— Non, Seigneur, me répondit l'agneau, je préfère ma faiblesse et mon innocence, et je te remercie d'avoir fait de moi le persécuté plutôt que le persécuteur.

Ainsi de toi, ô mon peuple Israël; tu seras un agneau parmi les nations : qu'elles te déchirent, qu'elles t'immolent, ton triomphe sera dans ta douceur, dans ta résignation et dans ton innocence (Midrasch Rabba).

HIPPOLYTE RODRIGUES (*Justice de Dieu*,
pages 79 et 80, traduction libre).
D'après Midrasch Rabba, fin du 3^e chapitre, *Talmud*.

III

AKIBA

SOURCE TALMUDIQUE.

La science ne se conserve que chez les esprits humbles.

La fille de César (l'empereur) dit à Rabbi Josué, fils d'Hanania :
Quelle science radieuse dans un si vilain corps !

Josué dit à la fille de César :

— Pourquoi ton père met-il ses vins dans des vases d'argile ?

— Et où veux-tu qu'il les mette ?

— Dans des vases d'or et d'argent, conformément à sa noblesse.

La princesse le redit à son père, qui fit mettre ses vins dans des vases d'or et d'argent.

Le vin tourna en vinaigre.

César fit appeler Rabbi Josué.

— Pourquoi as-tu parlé à ma fille de ces vases d'or et d'argent ?

— Je lui ai parlé comme elle m'avait parlé à moi-même, et j'ai voulu lui apprendre la similitude qui existe entre la conservation de la science et la conservation du vin.

-- Mais enfin, il y a de beaux hommes qui sont savants.

— Sans doute, mais s'ils étaient laids, ils seraient moins occupés de leur beauté, ils étudieraient davantage et ils deviendraient plus savants.

(*Talmud*. — Traité Taanith, f° 7, et traité Nedarim, f° 50.)

IV

LE NAZIR

TRADUCTION LIBRE.

« Qui vous demande de venir dans mes parvis? — Vos néoménies, vos sabbats, vos jours de fêtes me sont indifférents, et vous avez beau les multiplier, JE NE VEUX POINT LES ÉCOUTER. Ce que je demande, c'est que vous soyez purs et vertueux, que vous vous éloigniez du mal, que vous vous attachiez au bien, que vous pratiquiez la justice, que vous secouriez l'opprimé, que vous preniez la défense de la veuve et de l'orphelin. »

(*Isaïe*, ch. I, verset 12 et seq.)

« Est-ce là ce que vous appelez un jeûne et un jour agréable au Seigneur? Non. —

» Le jeûne que je demande, le voici :

» Délivrer les liens du vice, s'affranchir des nœuds de la méchanceté, délivrer les opprimés, partager son pain avec ceux qui sont faim, donner asile aux indigents et vêtir ceux qui sont nus, rassasier les âmes affligées et briser le joug de l'esprit du mal. »

(*Isaïe*, ch. LVIII.)

« Toute femme qui prie ou qui prophétise sans avoir la tête couverte DÉSHONORE SA TÊTE ; c'est la même chose que si elle était rasée. »

(I *Corinth.*, XI, 5.)

Un berger possédait, sans s'en douter, la plus merveilleuse des chevelures.

L'isolement dans lequel il vivait et la nudité de sa chaumière l'avaient continué dans son ignorance de lui-même, lorsqu'un jour, en se désaltérant dans une source, le hasard fit qu'il s'y regarda.

Et la forme, l'abondance, la couleur et les ondulations de sa chevelure l'éblouirent tellement qu'il en conçut un sentiment de vanité.

Et cette vanité s'emparant de son cœur corrompait déjà ses sentiments les plus naturels, lorsqu'il s'aperçut qu'il commettait le péché de l'orgueil.

Le repentir le saisit alors, puis un combat s'établit dans le fond de son âme entre le péché et le repentir du péché.

L'âme du berger était noble, et le repentir finit par triompher du péché; — mais ensuite le berger s'adressa les plus vifs reproches et ne put se pardonner à lui-même.

Alors, afin d'acquérir sa tranquillité intérieure, le berger fut trouver Rabbi Siméon.

Et il lui raconta tout, — et il lui demanda conseil.

— Essaye du naziréat, mon fils, lui répondit le Rabbi après l'avoir écouté attentivement, — essaye du naziréat.

Et le berger s'empressa de se purifier et d'offrir en sacrifice les deux plus belles colombes qu'il put se procurer.

Puis il se fit raser la tête, — et non seulement la tête, mais le corps tout entier.

Et il passa sept jours en jeûnes et en prières dans l'intérieur du temple.

Et après avoir accompli scrupuleusement ce naziréat, il se rendit chez le Rabbi, — et il lui demanda s'il pouvait en effet se considérer comme dégagé du péché qu'il avait commis.

— Plût à Dieu, mon fils, lui répondit le Rabbi, plût à Dieu que tous les nazirs fussent animés d'un zèle aussi sincère que le tien !

La plupart se figurent qu'au moyen d'une dévotion exagérée, ils peuvent acquérir l'impunité des péchés qu'ils commettent.

Et alors le naziréat vient en aide au démon.

Car ceux-là se précipitent d'autant plus dans le mal, qu'ils se disent : Commettons d'abord le péché qui nous tente, — puis nous effacerons le péché au moyen du naziréat, et nous recommencerons après.

Le naziréat, mon fils, n'est qu'une expression publique du sentiment d'humilié et de repentir d'un péché commis.

Mais qu'est-ce que l'expression d'un sentiment qui n'existe pas, si ce n'est un nouveau péché ?

Tu n'es pas de ceux qui espèrent ainsi tromper Dieu par des pra-

tiques vaines, mon fils ; rassure-toi donc : une seule de tes larmes, issue de la sincérité de ton repentir, t'avait déjà conquis le pardon du Tout-Puissant.

Ce n'est pas le sacrifice, ce n'est pas la chevelure rasée, ce n'est pas le jeûne, ce n'est pas la prière, ce n'est pas le naziréat, mon fils, C'EST LE REPENTIR QUI EFFACE.

(*Talmud*, d'après le chapitre des Nombres ; traduction libre, HIPPOLYTE RODRIGUES, *Saint Paul*, pages 249 à 253.)

Voici maintenant la traduction littérale :

Siméon le juste raconte n'avoir goûté du sacrifice offert par les Nazaréens qu'une fois dans sa vie, à l'occasion suivante :

Un jour vint à moi un habitant du Sud, — c'était un jeune homme d'une beauté remarquable ; son teint était rosé, ses yeux étaient splendides, et sa chevelure en ordre tombait en boucles épaisses.

Je lui dis : Que t'est-il arrivé, pour que tu veuilles sacrifier une chevelure d'une telle beauté?—

— Maître, répondit-il, j'étais le berger des troupeaux de mon père ; — en puisant dans une source pour remplir l'abreuvoir, l'eau refléta mon image, et aussitôt une pensée vicieuse, pouvant entraîner ma perdition, s'empara de moi.

Je me dis alors : — Pourquoi t'enorgueillis-tu, impie, d'un objet qui ne t'appartient pas, qui sera réduit en poussière et qui deviendra la proie des vers de terre ? — Je veux te sacrifier au ciel. —

Moi, dit Siméon, j'inclinai la tête en signe d'assentiment, je lui donnai l'accolade en disant : qu'il y ait beaucoup de Nazaréens comme toi en Israël ; — toi, tu es comme le veut l'Écriture, un digne Nazaréen de l'Eternel.

Talmud Midrach Rabba Bamidbar, chapitre x. — *Talmud* de Jérusalem, Nazir, chap. 1^{er}. — *Talmud* de Babylone Nedarim, 1^o 9_b ; — idem, Nazir, folio 4^b, seconde partie).

HIPPOLYTE RODRIGUES. — *Saint Paul*, chapitre vii, traduction littérale, page 253.

V

LA TENTATION DE RABBI MATHIA

MIDRASCH.

L'esprit du mal dit à l'Éternel.

« Tous vantent la vertu de Rabbi Mathia ben Harras : m'est-il permis de l'induire en tentation ? »

« Va, répond l'Éternel, et tu perdras ton temps. »

Satan prit alors la forme de la femme la plus belle qui jamais ait apparu sur terre et se présenta en face de Rabbi Mathia.

Jamais Rabbi Mathia n'avait permis à ses sens de troubler sa raison.

Jamais Rabbi Mathia n'avait laissé en lui la matière dominer l'esprit.

Toutefois Rabbi Mathia, apercevant cette séduisante créature, fit un geste de surprise, peut-être même d'admiration, puis, se dominant aussitôt, il détourna sévèrement les yeux.

Mais Satan, aussi prompt que l'œil de Rabbi Mathia, faisait suivre à la forme dont il était revêtu tous les mouvements de Rabbi Mathia.

En sorte que, quoi qu'il fit, Mathia ne perdait pas de vue cette fascinante créature.

Alors Rabbi Mathia, craignant de succomber, appela son disciple favori.

« Prends un clou, lui dit-il, fais-le rougir au feu, et apporte-le-moi. »

Le disciple prit un clou, le fit rougir au feu et le rapporta au maître.

Et Rabbi Mathia enfonça le clou dans ses yeux.

Aussitôt Satan vaincu tomba à la renverse et s'abîma sous terre.

Alors l'Éternel dit à l'ange de la guérison :

« Va, et rends la vue à mon fils bien-aimé. »

Raphaël accourut auprès de Rabbi Mathia :

« Qui es-tu donc ? lui demanda Rabbi Mathia.

« — Je viens au nom de l'Éternel guérir la blessure de tes yeux.

« — Non, ce qui est fait est fait, » répondit Rabbi Mathia.

Raphaël remonta près de l'Éternel et dit :

« Rabbi Mathia, craignant d'être de nouveau tenté, ne veut pas être guéri.

« — Retourne auprès de lui, dit l'Éternel, Rabbi Mathia règne sur Rabbi Mathia. — J'engage ma parole que jamais l'esprit du mal n'aura prise sur lui. »

Et alors Rabbi Mathia se laissa guérir.

Jalcout, Section Wa-Yechi, n° 16, sur le verset 49, 22 de la Genèse.

HIPPOLYTE RODRIGUES. — *Les Origines du Sermon de la montagne*, Appendice, note cinquième, page 151 à 154, traduction libre.

VI

LE DÉTAIL ET L'ESSENTIEL

Cinquante années avant Jésus, les deux écoles qui se disputaient le pharisaïsme soutinrent une interprétation différente du royaume du ciel.

Hillel et Schamaï discutèrent publiquement leurs interprétations.

Le Talmud donne à sa manière le résumé de cette discussion et le jugement des Sages.

(*Traité Betza ou Yom Tob*, fol. 16.)

Schamaï prêcha l'interprétation de l'ascétisme, du renoncement, de la vie terrestre incessamment sacrifiée à la vie céleste, de la pensée constante de Dieu et de la vie future.

Hillel prêcha les vertus morales et sociales, les devoirs naturels accomplis avec douceur, — l'obéissance aux volontés de Dieu.

Ce qui était dire que lorsque la conscience des hommes serait pénétrée de la pensée de Dieu, et lorsqu'ils lui obéiraient, à ce point qu'il ne serait plus fait sur la terre que la volonté de Dieu, alors ce monde serait devenu le royaume de Dieu (la religion intérieure).

C'est pourquoi Luc disant (xvii, 21) : « Voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous, » Luc reproduisait Isaïe, Jérémie et Hillel.

La décision des Sages proclama la simultanéité du ciel et de la terre, — c'est-à-dire l'alliance de la vie céleste et de la vie terrestre, — de la pratique de la vertu avec l'exercice de la piété ;

Et, rejetant des deux côtés l'exagération et l'absolu, recommanda la conciliation entre le salut temporel et la perfection spirituelle. (Haguiga U. S. Berachit, *Rabba*, sect. 1.)

Toutefois, la doctrine de Hillel ayant peu après triomphé dans le pharisaïsme, il n'est pas douteux que, à l'époque de Jean-Baptiste et de Jésus, le royaume de Dieu signifiait — le règne d'un Messie ou d'un nouveau David, ayant établi sur cette terre un monde de justes et de doux, et ayant réalisé ainsi les temps messianiques prédits par Isaïe. (*Isaïe*, XI, 6.)

Talmud, Traité Betza ou Yom Tob, § 16. HIPPOLYTE RODRIGUES.
Le *Roi des Juifs*, chapitre II, pages 33, 34 et 35, traduction littérale.

VII

LES MIRACLES DE RABBI ÉLIÉZER

En ce même jour, rabbi Éliézer, ben Orcanaz (troisième siècle), répondit à toutes les questions qui lui étaient adressées.

Mais ses arguments ayant été trouvés inférieurs à ses prétentions, les docteurs présents condamnèrent ses réponses et refusèrent d'accepter ses conclusions.

Alors rabbi Éliézer leur dit : Ma doctrine est véritable, — et ce karoubier (1) placé près de nous va prouver à quel point mes conclusions sont justes.

Et le Talmud raconte qu'aussitôt le karoubier, obéissant à la voix d'Éliézer, se déracina tout seul et alla se planter cent coudées plus loin.

D'aucuns disent même quatre cents coudées plus loin.

Mais les rabbis, secouant la tête, répondirent : Le karoubier ne prouve rien.

Quoi ! s'écria Éliézer, vous résistez à un pareil témoin de ma

(1) De l'arabe *kharoub*, — arbre à feuilles persistantes, dont le fruit, en Égypte et en Syrie, sert de nourriture aux enfants et aux pauvres.

puissance? Eh bien, alors, que cette source d'eau, remontant son cours, atteste enfin la vérité de ma doctrine.

Et le Talmud raconte qu'aussitôt la source, obéissant à la voix d'Éliézer, remonta vers son cours.

Mais les rabbis, continuant de secouer la tête, dirent : La source ne prouve rien.

Comment, dit alors Éliézer, vous ne pouvez comprendre le pouvoir dont je dispose, et vous ne croyez pas la doctrine que j'affirme?

Et les rabbis, secouant la tête, répondirent : Avant de croire, les rabbis veulent comprendre.

Me croirez-vous enfin, dit alors Éliézer, si les murailles de cette maison d'étude s'écroulent à ma voix?

Et les murs, obéissant, commençaient à s'effondrer lorsque rabbi Josué s'écria : De quel droit les murailles se mêlent-elles aux débats entre les docteurs?

Et les murs s'arrêtèrent dans leur chute, en l'honneur de rabbi Josué.

Mais ils ne se relevèrent pas non plus, en l'honneur de rabbi Éliézer.

Et encore aujourd'hui ils sont penchés, affirme ironiquement le Talmud.

Alors, rabbi Éliézer, hors de lui, reprit : — Eh bien, afin de vous confondre, et puisque vous m'y forcez, — si j'ai raison, qu'une voix du ciel se fasse entendre.

Et aussitôt le *Bath kol* (voix du ciel) se fit entendre à une grande hauteur.

Et même il s'écria : — Quelque nombreux que vous soyez, qu'êtes-vous auprès de rabbi Éliézer? — Qu'importent vos opinions réunies contresa seule opinion? — Quand elle a prononcé, c'est elle qui doit prévaloir.

Ici, rabbi Josué se leva et dit :

Il est écrit : « La loi n'est pas au ciel (*Deut.*, xxx, 12), elle est dans votre bouche et dans votre cœur (xxx, 14).

» Elle est aussi dans votre raisonnement, puisque, vous ayant laissés libres de choisir entre la vie et la mort, entre le bien et le mal (xxx, 15 et 19), je vous ai donné le libre arbitre.

« Et elle est aussi dans votre conscience, — car si vous aimez le Seigneur, et si vous obéissez à sa voix (xxx, 19) (la voix par laquelle il parle en dedans de vous), vous trouverez le bonheur et la vérité. »

Et après en avoir appelé à notre raison et à notre conscience, la

loi sinaïque a ajouté : « La majorité prévaudra dans tous vos jugements ; rends le jugement d'après une majorité(1). » (*Exode*, xxiii, 2.)

Pourquoi donc rabbi Éliézer fait-il intervenir un karoubier, une source, une muraille et une voix, en pareilles questions ?

Et quelle est la seule conséquence qui doit être tirée de leur intervention, si ce n'est que ceux qui avaient étudié leurs lois naturelles s'étaient trompés, et qu'il faut maintenant reconnaître qu'en certains cas les racines du karoubier se déplacent toutes seules et se transportent jusqu'à cent ou jusqu'à quatre cents coudées plus loin ?

Qu'en certains cas, les sources remontent vers leur cours ; — qu'en certains cas les murailles obéissent à la parole comme le fer à l'aimant, — et qu'en certains cas les voix du ciel font entendre des arrêts doctrinaux ?

Mais quels rapports existent entre ces observations d'histoire naturelle et la doctrine de rabbi Éliézer ?

Quels rapports existent entre les racines du karoubier, — les sources d'eau, — les pierres des murailles, — les voix d'en haut, — et la logique ?

Sans doute, ces sortes d'expériences étaient intéressantes, et elles ont excité en nous un vif étonnement ; mais étonner n'est pas répondre, et ce sont des arguments qu'il nous faut, et non des phénomènes.

Lors donc que rabbi Éliézer nous aura prouvé que les karoubiers, les sources, les murailles et les voix inconnues offrent, par leurs déplacements inusités, des raisonnements dont la valeur égale ceux que l'Éternel a mis en nous pour servir de guides à notre libre arbitre, alors, alors seulement, nous interrogerons de tels témoins, et nous pèserons leur nombre et la valeur de leurs affirmations.

Jusque-là, rabbi Éliézer, nous nous en tiendrons aux enseignements de la loi.

Les bateleurs et les magiciens d'Égypte simulent des faits plus étonnants encore que ceux dont tu disposes, Éliézer ; faudrait-il donc en conclure la vérité de leurs dieux de pierre ?

Non, Éliézer ; et c'est vainement qu'en des questions pareilles tu t'adresses à nos sens.

Nos sens peuvent nous tromper ; — et lorsqu'ils affirment ce que notre raison nie, ce que notre conscience réprouve, — il faut rejeter

(1) La Vulgate, Luther et Mendelssohn ont suivi cette version (traduction Cahen).

les perceptions des sens et n'ajouter foi qu'à la raison, unie à la conscience. (Talmud, *Baba Mezia*, 596; traduction libre.)

HIPPOLYTE RODRIGUES. — *Histoire des premiers chrétiens*, tome second : *Saint Pierre*, chapitre vi, pages 357 à 363.

VIII

LE MILLÉNARISME ⁽¹⁾

Lorsque les anges de service se rassemblent devant Dieu pour lui dire : « Quand tombe le jour de Roschachana, quand tombe le jour de Kippour ? » le saint, béni soit-il ! leur répond :

« A qui le demandez-vous ? Moi et vous, nous allons le demander à la juridiction d'en bas, car il est dit, dans le *Lévitique* : Voici les fêtes de l'Éternel que vous proclamez, vous. »

(Midrasch Rabba, chap. LXXXII, traduction littérale.)

(1) Croyance chrétienne affirmant que la fin du monde et le jugement dernier s'effectueront en l'an mille.

3

5

TABLE DES MATIÈRES



LIVRE PREMIER

I.	La Forêt et le Chariot.	
II.	L'Agneau.	5
III.	Le Ver.	11
IV.	Cassandre.	15
V.	Adonis	19
VI.	Le Bonheur et l'Oiseau.	25
VII.	Les Plaintes du roi Lear.	27
VIII.	Les Yeux des passants.	29
IX.	Le Pli de la feuille de rose.	37
X.	La Moutarde avant dîner.	41
XI.	La Sacoche.	45
XII.	Proverbes.	48
XIII.	L'Absence.	49
XIV.	L'Agence.	52
XV.	Akiba	53

XVI.	Le Nazir	56
XVII.	Le Paradis	60
XVIII.	Boutades	62
XIX.	La Tentation de Rabbi Mathia	63
XX.	Le Détail et l'Essentiel	67
XXI.	Henri IV	70
XXII.	Les Miracles de Rabbi Eliezer	72
XXIII.	A Charles Netter	76
XXIV.	Le Millénarisme	78

SOURCES TALMUDIQUES

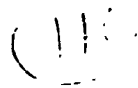
I.	La Forêt et le Chariot	81
II.	L'Agneau	81
III.	Akiba	82
IV.	Le Nazir	83
V.	La Tentation de Rabbi Mathia	86
VI.	Le Détail et l'Essentiel	87
VII.	Les Miracles de Rabbi Eliezer	88
VIII.	Le Millenarisme	91

HIPPOLYTE RODRIGUES

MIDRASCHIM

ET

FABLIAUX



M DCCC LXXX



